



Regards maristes



Sommaire

2 _ Échos & nouvelles

Histoire & spiritualité

2 _ Une sainte gaieté, sainte liberté

Maristes aujourd'hui

3 _ 100 % grenouille de bénitier

Mosaïque

8 _ Humour sur commande

Contemplation

6 _ Le petit musée humoristique de Desperate housewives

Mosaïque

8 _ « Ne plaisantez jamais avec le sacré, on pourrait vous prendre au sérieux ! »

9 _ Exhortation *Gaudete et exultate*

10 _ À l'école du rire avec nos tout-petits

11 _ Le rire qui soigne

12 _ Jésus a-t-il ri ?

Soyons sérieux deux minutes : j'aimerais vous partager une astuce. Si vous devez prendre la parole en public, démarrez toujours votre intervention par, un trait d'humour.

Notez que si vous êtes totalement à court d'idée, ou si comme moi vous n'avez aucune mémoire pour vous souvenir des blagues que l'on vous raconte, n'oubliez pas d'emporter avec vous ce numéro de *Regards Maristes* qui égraine quelques histoires drôles.

Vous pouvez aussi observer avec attention nos amis anglo-saxons qui maîtrisent parfaitement l'exercice du « Ice Breaker ». Celui-ci produit un double effet : côté auditoire, en mettant à l'aise les personnes qui vous écoutent, vous créez un climat propice à votre prise de parole et vous renforcez l'attention.

Côté orateur, si votre choix est pertinent, vous constaterez d'emblée l'impact que vous avez sur le public et cela vous mettra en confiance pour la suite de votre intervention.

Nous parlons ici d'une technique bien rodée de prise de parole, car si le sens de l'humour est aussi vieux que la création, sa professionnalisation est en revanche un phénomène qui se renforce.

Tout le monde cherche à faire de l'humour : regardez le nombre de « one man show » qui sont le prolongement des troubadours des siècles précédents. Dans un autre registre, l'humour est devenu l'émotion par excellence que cherchent à produire des marques dans leurs publicités. On peut aussi évoquer la place croissante de l'humour dans la pédagogie car favorisant notamment la mémorisation. Sans parler enfin du rôle de l'humour dans le management et plus globalement dans le travail pour désamorcer les conflits.

Récemment, à l'occasion d'un déjeuner amical j'échangeais à ce sujet avec ma voisine et l'interrogeais sur sa profession : elle intervient auprès d'entreprises

Regards maristes

Le Comité de rédaction remercie chaleureusement toutes les personnes prêtes à enrichir la revue par leur contribution. Compte-tenu de l'espace disponible et de l'orientation du numéro, elle se permettra toutefois de réduire, de modifier, de sélectionner les textes reçus. Merci de votre compréhension.

Pour nous, un bon texte doit être court (environ 1500 signes). Dans tous les cas il fera moins de 2000 signes.

Le prochain numéro de *Regards maristes* sera un **numéro spécial sur la présence mariste à Toulon**.

N'hésitez pas à nous communiquer vos réactions.

Vous pouvez soutenir la revue en envoyant votre versement à *Regards Maristes*. Si vous souhaitez bénéficier d'un reçu fiscal (dons au-dessus de 50€), veuillez libeller votre chèque à l'ordre de Région France de la Société de Marie en indiquant au dos la mention *Regards Maristes* et le nom du bénéficiaire du reçu.

- Pères Maristes - Région de France
104, rue de Vaugirard 75006 Paris
- regards.maristes@gmail.com



Corinne Fenet - Catherine Nouschi - Florent Nouschi - Alain des Rochettes - Emmanuelle des Rochettes - Didier Tourrette - Béatrice Van Huffel - Alexandra Yannicopoulos Boulet - Jean-Bernard Jolly

Édité à 1980 exemplaires par la Région France de la Société de Marie, 104, rue de Vaugirard, 75006 Paris - 3 numéros par an - Responsable de la publication : Bernard Fenet - Rédaction en chef : Florent Nouschi - Maquette : Frédéric Isasa (<http://isasa.free.fr>) - Impression : CIA Graphic (58)

pour proposer des séances de yoga du rire... La conversation se prolonge et elle m'expose les effets bénéfiques du rire sur la santé et comme un excellent inhibiteur de stress.

Là, ça a fait « tilt » : l'humour n'est pas seulement le rire. L'humour se partage, a besoin de l'autre pour exister, l'humour recherche la connivence dans la relation. En ce sens, être artisan d'humour c'est être artisan de paix et de vérité. D'ailleurs si vous avez le sens de l'humour on dira de vous que vous êtes « spirituel ». Finalement avoir le sens de l'humour c'est donc aussi avoir le sens de l'amour.

Cela valait bien un numéro sur ce thème non ?

Florent Nouschi, laïc mariste

échos & nouvelles

— Maristes en éducation

Session de la Neylière : du jeudi 14 mars au samedi 16 mars 2019 s'est déroulée la session annuelle de Maristes en éducation à La Neylière. Elle regroupait des membres des sept établissements français sous tutelle de la Société de Marie et des représentants de la Province d'Europe. Le thème était : « **Voir grand... cela signifie quoi, pour moi, aujourd'hui ?** » Deux conférences, de Jan Hulsof, sm, et de Yves Ruellan ont permis d'amorcer la réflexion : voir grand... au-delà des difficultés, pour l'orientation des jeunes, en Europe, dans la proposition de la foi, dans la confiance en soi, en l'autre, dans la qualité de vie dans nos écoles...

Session annuelle des APS maristes : la session annuelle des Adjointes et des animateurs en Pastorale Scolaire des établissements français et londonien s'est déroulée cette année à Sainte-Marie Lyon, du 21 au 23 Janvier 2019. Au menu : ***l'unité des chrétiens***, « **Le jeune et la Foi** », « **Dieu à l'école** »... Ce fut aussi l'occasion d'un travail de relecture et d'actualisation des « Orientations de la pastorale dans les établissements maristes de France ».

— Maristes en assemblée

L'association Maristes Laïcs a tenu son assemblée générale le week-end des 9 et 10 mars à la Neylière. Elle a réfléchi à l'avenir de la proposition mariste.

— Maristes en vacances

Le Relais Mariste (semaine de vacances communautaire et spirituelle), du 18 au 24 août au Clos d'Arnet en Creuse. Pour s'inscrire s'adresser à Jean-Baptiste Thibaud : thibaud.jb@gmail.com

— Maristes en formation

Un nouveau cycle de formation ***Aux Sources de l'Avenir*** (4 sessions sur 2 ans) va démarrer les 18 et 19 octobre 2019 à Toulon (Centre spirituel mariste). Pour s'inscrire, s'adresser à Corinne Fenet : corinne.fenet30@gmail.com

— Nous portons dans nos prières :

- Le Père Bernard Peillon (ancien directeur d'établissement à Toulon et à Lyon) décédé le 5 mars 2019, à l'âge de 98 ans, après 67 ans de vie religieuse et 63 ans de sacerdoce.
- Le Père Louis-Bernard Saunier, décédé le 24 avril 2019, à l'âge de 95 ans. Il est inhumé dans le petit cimetière mariste du sanctuaire Notre-Dame-de-Grâce, à Rochefort du Gard.

Une sainte gaieté, sainte liberté

« *Servez le Seigneur dans la joie et les exultations* » disait le Père Colin aux séminaristes du collège de Belley. Et de leur citer Saint François de Sales : « *Les saints tristes sont de tristes saints.* » Qui a déjà partagé un déjeuner ou un moment fraternel dans une communauté de pères maristes a vu que la consigne est appliquée avec zèle aujourd'hui encore ! Et l'humour ne faiblit pas avec l'âge. Savez-vous qu'il existe même dans le recueil *Origines Maristes* un document consacré aux nombreuses plaisanteries attribuées aux Maristes ou relatives à eux, comme le signalait l'historien Jean Coste ?

Le Père Mayet, méticuleux scribe des propos du Père Colin, décrit le fondateur des pères maristes comme habituellement gai et joyeux, quelqu'un qui non seulement permettait mais encourageait la gaieté. Ce trait de caractère mérite d'être rappelé. Colin savait utiliser parfois une bonne blague ou le rire comme moyen de gouvernement, pour résoudre une tension ou pour répondre à une question épineuse, rapporte Mayet. Il n'a ainsi pas manqué de rire au cours de sa vie. Il pouvait rire d'événements, d'autres personnes, de ses propres actions passées ou actuelles. Il aimait rire avec la communauté. Mayet déclare : « *Il nous a beaucoup divertis !* » À propos du collège de Belley, il raconte : « *Pour donner à la maison un ton de joie et de sainte liberté, il fit lui-même au réfectoire d'inimaginables frais de gaité. Il plaisantait sans cesse M..., un missionnaire apostolique qui se trouvait alors avec nous quelques jours dans la maison de théologie ; il gasconnait les Pères D..., Monsieur P... ; souvent toute l'assemblée était dans la joie. À chaque instant, ses plaisanteries étaient mêlées de choses intéressantes, édifiantes, d'avis qui faisaient faire un grand silence. Il faisait des sorties tout embrasées sur les missions ; puis il revenait à des allusions pleines de gaieté. Un de ces jeunes gens disait : *Moi, j'aime bien les saints qui sont gais.* »*

Colin ne se vexait pas si on plaisantait à son égard en retour. « *Il disait un mot à l'un, à l'autre, plaisantait celui-ci,*

« [La] spiritualité [mariste] est simple et modeste dans son expression, proche de la vie des personnes ordinaires, de caractère apostolique, et marquée par la spontanéité et la joie. »

N°117 des *Constitutions* de 1985.

agaçait celui-là, mais sans jamais blesser personne ; et souvent toute la communauté se mettait à rire avec lui, écrit Mayet. On ne peut se figurer, si on ne l'a pas vu, l'abandon, la simplicité qui régnaient dans ces conversations. Les jeunes maristes qui jusque-là avaient été occupés à leurs études ailleurs étaient émerveillés ; ils rapprochaient leurs sièges de celui du Père, et tous étaient suspendus à sa bouche. Chacun mettait son enjeu dans ces intéressantes petites récréations, et sans manquer de respect au R.P. supérieur général, on lui rendait ses pointes innocentes et on lui retournait ses plaisanteries : on eût dit une famille entourant son père et on peut même douter qu'il y ait une famille où il y ait autant d'abandon. »

La vie dans une maison mariste se passait donc souvent dans la bonne humeur, spécialement quand Colin était présent. Il insufflait vitalité et gaieté à la communauté, il lui suffisait pour cela de plaisanter. Les anecdotes et

bons mots relevés par Gabriel Mayet n'ont certainement pas été inventés dans un but d'édification ; plusieurs ne sont pas a priori ce que l'on attendait à l'époque d'un pieux fondateur. Mais ce qui pouvait sembler inhabituel pour un « saint homme » renvoie en réalité à la vraie place de la joie dans la tradition chrétienne, foi dans une bonne nouvelle. Saint François ou sainte Thérèse d'Avila parmi d'autres l'ont bien montré. Colin disait ainsi au futur saint Julien Eymard : « *Il faut que vous receviez tout le monde avec la paix de l'âme, vous faisant tout à tous, et que vous répandiez la joie dans le cœur des autres. Quand cela vous coûte, eh bien, il faut faire ce sacrifice au bon Dieu, et puis, il faut bien mourir à nous-même... Soyez toujours gai* », insistait-il en citant la finale de saint Paul aux Philippiens : « *Soyez toujours dans la joie du Seigneur* » (Ph 4, 4).

D'après l'article *Colin's Jokes* du Père Aloys Greiler, sm, dans *Forum Novum*. Adaptation AYB

Entretien

100 %

grenouille
de bénitier

26 ans, séminariste des Missions Étrangères de Paris, Alban est actuellement en formation au Studium de Notre-Dame-de-Vie, à Saint-Didier, et engagé dans une paroisse du Vaucluse pour la pastorale des jeunes.

— Quelle est la place de l'humour dans ta relation aux jeunes auprès de qui tu es missionné ?

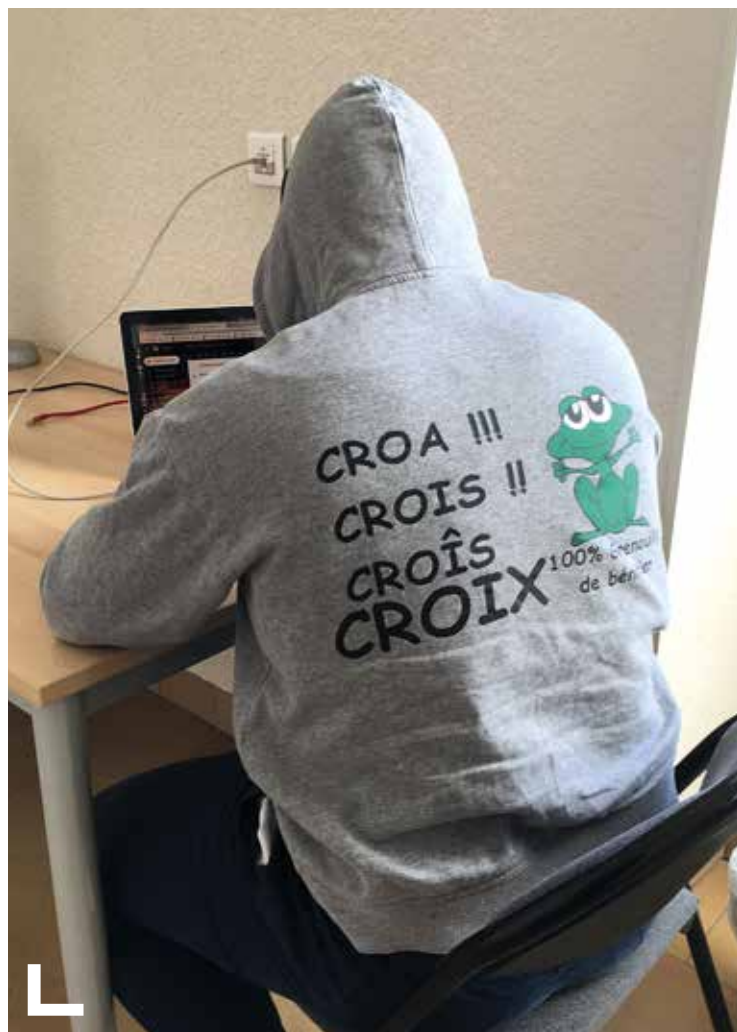
C'est une question difficile et en même temps très importante car il ne faut pas être vu comme des clowns avec une parole qui perd sa valeur, ni être vu comme des adultes qui « détiendraient la doctrine » et dont la mission serait « d'enseigner » la foi froidement. La foi en Dieu naît de notre relation personnelle avec Lui ; cette relation est incarnée dans notre vie et notre histoire. C'est une relation vivante qui tient compte de tout notre être et pas simplement de notre intellect. Ma relation au Christ me rend profondément joyeux et déjà, dans ma propre vie, je vois comment Dieu agit avec amour, patience, et parfois avec beaucoup d'humour. Quand je regarde ma vie, plutôt que de me morfondre parce que je ne fais pas ce que je voudrais faire et je fais ce que je ne voudrais pas faire, Dieu me permet de regarder ça avec simplicité et beaucoup d'humilité. En riant de mon orgueil, ma vie se simplifie, je perçois mon besoin de vivre totalement dépendant de la grâce de Dieu. Cette expérience vécue me permet de voir que Dieu agit sur tout mon être et ce n'est pas simplement quelque chose de cérébral. Alors j'aime l'utiliser aussi en pastorale comme Dieu le fait avec moi.

Cet humour a pour effet en premier lieu de briser la glace dans la relation et d'entrer dans le cercle de confiance des jeunes. Sans cette confiance, notre parole est beaucoup moins pénétrante et efficace. De mon expérience en pastorale auprès des jeunes, je remarque que la différence d'âge peut créer une certaine distance. L'humour permet d'ouvrir le cœur et de créer une proximité, le but n'étant pas de devenir leur « pote », plutôt leur grand-frère. Si nous sommes capables de rire avec eux, nous leur assurons une présence qui, au jour de l'épreuve, peut être un véritable soutien. L'humour ne peut pas fonctionner seul : l'affect agit avec la raison. Mais je remarque qu'en pastorale, l'humour ne fait pas tout. Les jeunes ont besoin de repères que nous pouvons leur donner dans cette relation de confiance. En ayant une juste distance avec chacun et

en fonction de chacun, notre parole peut être une véritable source d'épanouissement et de conversion. Tout cela avec la grâce de Dieu et avec l'aide de son Esprit Saint.

— Aurais-tu un souvenir particulièrement fort d'une situation où l'humour t'est apparu comme vraiment au service de l'œuvre de l'Esprit Saint ?

J'ai eu une expérience particulièrement forte le week-end dernier lors des fiançailles de mon frère. Ce n'était pas avec des jeunes, mais ça m'a marqué. La famille de la fiancée de mon frère n'est en effet absolument pas chrétienne. Ma famille et moi-même craignons les préjugés quant à notre foi. Pourtant après de nombreux échanges et en jouant la carte humoristique, les



barrières sont tombées, notamment pour moi, séminariste et peut-être futur prêtre. La famille de la fiancée a réalisé qu'on pouvait être « catho » et à l'aise dans toutes les situations. Pour moi, ils ont compris que prêtre n'était pas synonyme de type bizarre, coincé, moraliste et fermé ! Ces échanges joyeux ont permis de créer une relation de confiance telle qu'à un moment, ils ont commencé à m'interroger sur ce qui m'a poussé à choisir cette voie incompréhensible pour eux. J'ai pu témoigner sachant que leurs présupposés sur les prêtres étaient tombés. J'ai senti que c'était bon au moment où la maman de la fiancée a dit : « *Mais il est drôle en fait !* » Les a priori n'étant plus là ; nous avons pu échanger très profondément. C'était émouvant de voir à quel point ils avaient soif de comprendre mon choix, bien qu'ils ne comprenaient pas tout. Mes parents également ont été touchés car j'ai pu dire certaines choses qu'ils n'avaient jamais entendues. Je ne pensais pas que ce témoignage pouvait porter autant de fruits ! Je n'ai pourtant pas dit plus de choses que d'habitude lorsqu'il m'est donné de témoigner, mais le Seigneur a permis que cela atteigne les parents de la fiancée et également mes parents.

— À quoi faut-il veiller pour que l'humour soit ajusté ?

Il me semble que pour que l'humour soit ajusté, il ne faut pas tomber dans la plaisanterie constante, parce que si nous abusons de ce procédé nous perdons notre crédibilité. Je crois qu'il ne faut pas avoir peur de manifester une certaine tenue-retenue qui permet la juste distance avec les jeunes. D'expérience, se tenir en posture de grand frère est assez juste. Elle permet de vivre une saine proximité tout en montrant qu'il y a des limites à ne pas franchir. Parfois, il m'arrive de corriger certains comportements des jeunes entre eux ou des jeunes à mon égard sans pour autant blesser la relation car elle se situe sur un terrain de confiance.

Humour sur commande

Humour... En réalité, c'est difficile de « parler » de l'humour... et je le trouve souvent bien éloigné des « humoristes » qui en font leur gagne-pain. Je ne le reconnais pas non plus dans l'humour qualifié de noir, de grinçant, de grivois. Pas plus que je le trouve dans la blague plus ou moins salace, ou la raillerie, et moins encore dans l'ironie et autres malfaçons.

C'est à Bernadette que j'ai demandé de l'aide pour répondre à la « commande » qui m'était faite. Oui, Bernadette : celle de Lourdes et de Nevers, dont à plusieurs reprises, j'ai admiré l'humour !

Lorsqu'elle quitte Lourdes pour Nevers afin d'entrer dans la vie religieuse, sa « célébrité miraculeuse » la précède. Et pour l'accueillir, toutes les novices et postulantes du couvent se sont groupées sur le perron de la maison. Et l'héroïne du jour arrive... sans doute fatiguée avec un pauvre baluchon. Elle décoit, au point qu'une demoiselle du groupe se plaint : « *Ce n'est que cela Bernadette ?* » Et la Bernadette en question de répondre : « *Eh oui, mademoiselle, Bernadette, ce n'est que cela.* »

Quelques années plus tard, Bernadette est très malade, alitée le plus souvent. Mais les visites continuent. Les grands noms du clergé se présentent à son chevet. Comme cet évêque qui est venu la rencontrer avec l'intention précise de remporter de sa visite, une « relique » de la « sainte ». Il a imaginé, à cet effet, un petit stratagème. Entré dans l'infirmerie, il dispose discrètement mais visiblement sa calotte épiscopale sur le lit de Bernadette, dans l'espoir que

« la main de la sainte » touchera cet ornement vestimentaire et en fera une relique... Mais le temps passe, la visite est terminée : la calotte n'a pas bougé. Alors la mère supérieure, qui accompagne son éminence, essaie de sauver la face : « *Sœur Marie-Bernard, rendez la calotte à Monseigneur.* » Et elle de répondre : « *Mais ce n'est pas moi qui l'ai mise là... !* »

Un humour qui ne blesse pas, mais qui fait apparaître une certaine vérité dans la situation ou dans les paroles. Un humour qui déplace le regard : c'est une autre façon de voir la réalité, et de la voir avec du recul, sans que personne n'en soit blessé. Ce n'est pas une arme, ce serait plutôt une façon d'apaiser, de détendre, ce qui en nous ou entre nous reste agressif, violent peut-être, troublant. Une façon de crever les baudruches de nos jugements sans appel, de nos critiques virulentes, de nos appréciations trempées dans le vinaigre... de faire tomber la tension.

Reste que faire de l'humour est une tentative risquée. L'humour ne se fabrique pas, il se laisse trouver là où il est, dans les situations, dans les propos, dans l'ordinaire de chaque journée, etc. Et s'il atteint son but, il déridera et détendra les témoins, et peut-être même fera reprendre en toute sérénité la conversation ou la situation. Il dédramatisera la conversation, la relation, la situation. En somme, comme un bon opticien, il réajustera notre vision avec de bons verres correcteurs... sans frais supplémentaires...

François Drouilly, sm

Le petit musée humoristique de *Desperatehousewives*

Les tableaux qui viennent illustrer le générique de cette fameuse série télévisée défilent en présentant des saynètes de façon chronologique. Ces séquences exploitent la thématique de la série, à savoir les conflits au sein du couple et le rôle de l'épouse.

Évidemment, les ennuis commencent avec cette sottise d'Eve qui eut la malencontreuse idée de céder au serpent tentateur, d'accepter le fruit défendu et de le proposer à Adam. Le générique exploite plusieurs diptyques de Lucas Cranach l'Ancien, peintre allemand de la Renaissance. Dans l'exemple ci-contre, Eve se trouve du « mauvais » côté du tableau, à senestre (en latin, *sinister*, d'où « sinistre »), c'est-à-dire à gauche dans le plan de celui-ci. Sa chevelure dénouée l'apparente à une prostituée, ainsi que la similitude

entre les ondulations de ses longs cheveux et celles du corps du reptile, qui se trouve d'ailleurs du même côté du tableau qu'elle. Le pauvre Adam, lui, est partiellement excusé tant il a l'air perplexe : ce pauvre benêt qui se gratte la tête est une simple victime de plus rusée que lui.

Nous avançons ensuite dans le temps avec la représentation de la reine Néfertari, épouse au fort tempérament du pharaon Ramsès II. Elle se profile devant une aquarelle de l'Anglais David Roberts, représentant le temple d'Isis à Philae, île située sur le Nil.

On y adorait donc Isis qui fut, comme Néfertari, une femme de tête... Son frère Seth était animé d'une haine dévorante contre son autre frère, Osiris. Seth proposa à Osiris de tester un sarcophage en s'y allongeant. Le naïf Osiris s'exécuta, y fut enfermé et noyé dans le Nil par son frère dégénéré qui, non content de ce crime, découpa ensuite le cadavre en morceaux. Isis sut reconstituer le puzzle et fit même si bien qu'elle put avoir de lui un fils,

Horus (ce qui explique que les pharaons n'hésiteront pas à épouser leur propre sœur). Horus vengera son père. Toutefois, un jour où il était énervé, décapita sa mère. Heureusement Isis put recevoir une tête de vache pour remplacer sa tête perdue !

On traverse les siècles pour arriver dans la chambre des époux Arnolfini, peints en 1434 par Jan Van Eyck : dans le générique, Monsieur jette une peau de banane que Madame doit balayer. Madame, toujours du côté senestre, est associée à un chien symbolisant la fidélité, à un prie-dieu surmonté d'un miroir entouré de représentations de scènes de la Passion, à un balai accroché au lit, lui-même orné d'une représentation de Sainte Marguerite, patronne des femmes enceintes. Le rôle de la femme est donc clair : être fidèle, prier, balayer,



enfanter ; même les couleurs de ses vêtements et son attitude sont programmées : le blanc évoque sa pureté, le vert et sa main posée sur son ventre sa fertilité. Monsieur, lui, est du côté de la fenêtre, de l'extérieur ; c'est un riche marchand du port de Bruges qui commerce avec de lointains pays.

Aux époux Arnolfini succède le couple des *farmers* puritains des années trente d'*American gothic*, toile de Grant Wood, célèbre outre-Atlantique. Alors que l'accentuation de la perspective, la représentation aérée des époux en pied, et la technique détaillée de l'huile dont Van Eyck fut l'un des précurseurs lui permettaient de recréer l'intimité chaleureuse et accueillante des Arnolfini, Grant Wood nous empêche de rentrer réellement dans son tableau en y plaçant ses personnages au tout premier plan, en vue serrée ; derrière eux, la perspective est presque inexistante, les couleurs froides dominent, la ferme ressemble à un décor de théâtre, voire à une église gothique (voyez les fenêtres ou la girouette tronquée). Évidemment, le trident tenu



par le mari n'est guère plus engageant ; on le retrouve de façon plus ou moins subliminale sur sa salopette, sa chemise, les fenêtres et le toit derrière lui, et même dans les traits de son visage.

Une pin up vient lui faire une bise – les GI avaient coutume d'épingler (en anglais, *to pin up*) ces jeunes femmes court vêtues sur leur paquetage afin de se remonter le moral.

Puis une ménagère d'une affiche américaine de propagande de la Seconde Guerre mondiale laisse tomber une boîte de conserve (*can* signifie à la fois « pouvoir » et « faire des conserves »). Cette boîte de soupe Campbell, très populaire chez les Américains, a été sérigraphiée par le maître du Pop Art, Andy Warhol. Ce processus de représentation presque automatique évoque l'aspect quasi industriel pour lui de l'œuvre d'art (son atelier s'appelle *the Factory*, « l'Usine ») mais aussi vient critiquer le fait qu'une boîte de soupe, une bouteille de Coca-Cola ou une personnalité « people » (on pense à ses « reproductions » de photos de presse de Marilyn Monroe, d'Elizabeth Taylor ou Jackie Kennedy) deviennent de nouvelles icônes déclinées à l'infini : « Ce qu'il y a de formidable dans ce pays, écrit Andy Warhol, c'est que l'Amérique a créé une tradition où les plus riches consommateurs achètent la même chose que les plus pauvres. On peut regarder la télévision et voir Coca-Cola, et on peut savoir que le



président boit du Coca, Liz Taylor boit du Coca, et pensez donc, soi-même, on peut boire du Coca. Aucune somme d'argent au monde ne peut procurer un meilleur Coca que celui du clochard au coin de la rue. Tous les Coca sont pareils, et tous les Coca sont bons. Liz Taylor le sait, le président le sait, le clochard le sait, et on le sait aussi. »

Suit un amalgame de deux acryliques d'un autre artiste du Pop Art, Robert Dale, qui représente un couple en train de se quereller. Dans la lignée de Roy Lichtenstein, il détourne les *comics* tout en reprenant leur esthétique faite de couleurs en aplats, de trame d'impression visible et de signes conventionnels (larmes, bouche pulpeuse de la femme, « éclair » que produit le coup de poing qu'elle décoche à son compagnon).

Le générique se termine comme il avait commencé, avec l'évocation du pommier d'Eve dont les « Desperate Housewives » recueillent les fruits avec un sourire gourmand et ironique ! Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter de croquer comme elles la vie à pleines dents !

Jean-Luc Gauchon,
professeur agrégé de mathématiques
et certifié en histoire de l'art



« Ne plaisantez jamais avec le sacré, on pourrait vous prendre au sérieux ! »

Nous avons été formés à ne pas mêler le rire aux choses de la religion, surtout en christianisme. Il y a comme un parfum de blasphème à chercher ce que la tradition peut véhiculer d'humoristique.

Et de fait, à l'exception peut-être du genre mineur que sont les vies de saints et les romans hagiographiques, on aurait bien du mal à trouver des marques d'humour dans la littérature ecclésiastique et plus largement chrétienne. Qu'on puisse à la rigueur rire autour de la casuistique, oui, mais le droit lui-même est d'une sévérité implacable, autant que la théologie. Et si l'on en vient aux livres sacrés, ceux de l'Écriture sainte et ceux de la liturgie, on voit s'ouvrir un abîme entre l'humour, qui est le piment de la vie quotidienne, et ces textes intemporels et majestueux où le rire n'a pas sa place.

Il se trouve que le judaïsme n'a pas cette phobie du rire. En témoigne cette suite de dialogues imprévus que Théo Klein va mener avec le patriarche Isaac. Ce n'est pas un hasard que ce soit avec lui : dans la lignée des patriarches qui revient si souvent dans la Bible hébraïque, Abraham, Isaac, Jacob, celui qui est au milieu n'est jamais pris vraiment au sérieux. Ses hauts faits mythiques sont bien minces par rapport à ceux de son père et de son fils, et surtout, son nom construit sur le verbe « rire » fait de lui comme un prototype de l'humour juif, dont on sait qu'il consiste principalement à rire de soi-même.

Qui est Theo Klein pour oser tutoyer ainsi un des personnages capitaux de la Bible et l'interroger en songe, sans concession, sur ce que dit le texte du Grand Rouleau, et plus encore sur ce qu'il ne dit pas ? Il se reconnaît juif, façonné dès l'enfance par l'étude du Livre. Juif laïc, il n'en reste pas moins toujours fasciné par le Livre, auquel il revient sans cesse. Il n'est ni bibliste ni tamuldiste de métier, puisqu'il a été toute sa vie un avocat brillant, engagé dans les affaires du judaïsme de France, dont il a traité en de nombreux livres.

Pourquoi son intérêt de longue date pour le patriarche Isaac ? À cause de son nom, d'abord. Il est l'enfant du rire de Sarah, sa mère qui n'espérait plus avoir d'enfant, et qui a d'abord ri d'un rire de dérision lorsque les messagers divins lui ont annoncé qu'elle allait enfanter (Ge 18, 12-15). Rire qui lui vaut un sévère rabrouement : « Si ! Tu as bel et bien ri. » Puis rire de joie à la naissance d'Isaac (Ge 21, 5). Mais il est dans le destin d'Isaac de ne pas être lui-même l'acteur principal de ce qui lui advient. Il n'est bien sûr pas maître de sa naissance et du nom qui lui est donné, mais ce qui réjouit Théo Klein, c'est que, toujours affronté à des circonstances adverses, il s'en tire avec humour. Ainsi il a un demi-frère, cet Ismaël qui a été le premier héritier d'un Abraham sans enfant. Il lui faut faire avec, et il le fait bien, dit Théo Klein. Il y a par excellence la séquence du sacrifice, ou plutôt de la « ligature » dont Isaac est le héros bien malgré lui. De cet épisode dramatique longuement repris par la

tradition biblique, Théo Klein offre un commentaire plein de profondeur, sur l'extrême tension qui écartèle Abraham à ce moment crucial de son histoire. Mis dans la bouche d'Isaac lui-même, il ne va cependant pas sans une touche de légèreté : « Père, tu n'informerai pas ma mère ? » Et il se poursuit par une longue méditation (à deux voix) sur ce « El » que nous devons chercher chacun au plus profond de nous-même. Sans pour cela que l'homme puisse s'engoncer dans son importance, car Isaac conclut, en contrepoint au chapitre 30 du Deutéronome :

**« Le bien,
qui peut
en juger ?
La bénédiction,
qui peut
en juger ?
Pour le temps
qu'elle m'a été
accordée,
c'est la vie que
j'ai fêtée. »**

Reste la condition d'époux et de père qui est lui est essentielle. Car il est celui qui transmet, entre les deux acteurs déterminants que sont Abraham et Jacob, et en cela n'est-il pas à l'image de tout simple être humain ? Là encore ce n'est pas lui qui décide. Il n'a pas choisi son épouse Rébecca, et Théo Klein ironise sur les rapports compliqués qu'il a avec elle, comme le laisse entendre l'histoire de la Genèse. Et jusque sur son lit de mort, il est encore joué par sa femme et le fils, Jacob, qui va supplanter Esaü. Là encore, Théo Klein le montre faisant preuve de bonne humeur et d'acceptation sereine de ce qui devait arriver. L'humour juif est ainsi exalté par ce patriarche discret qui ne se monte pas la tête. « *Je suis né de ce rire-là* », dit Isaac en pensant à Sara.

Jean-Bernard Jolly, sm

Traits d'humour

— Un **curé** de chez nous part en mission pour l'**Afrique**. Alors qu'il traverse la jungle, pour se rendre dans un village retiré pour porter la bonne parole, il se sent suivi. Un **lion** est en train de chercher sa proie.

Pris de panique, le curé se met à courir pour essayer d'échapper à cette bête féroce pleine d'appétit. Mais il comprend qu'il est inutile de fuir davantage. Le lion est juste derrière lui et va le rattraper rapidement.

Alors, le curé s'agenouille et prie Dieu : « *Mon Dieu, inspirez une pensée chrétienne à ce lion.* »

À ce moment là, le lion prêt à le dévorer s'arrête net, s'agenouille, joint ses deux pattes avant et dit : « *Mon Dieu, bénissez le repas que je vais prendre.* »

— « *Dieu est mort* » - Nietzsche, 1883
« *Nietzsche est mort* » - Dieu, 1900

Joie et sens de l'humour dans *Gaudete et Exsultate* (122 à 127) Pape François

Le saint est capable de vivre joyeux et avec le sens de l'humour. Sans perdre le réalisme, il éclaire les autres avec un esprit positif et rempli d'espérance. Être chrétien est « *joie dans l'Esprit Saint* » (Rm 14, 17), parce que l'amour de charité entraîne nécessairement la joie. [...]

Nous avons reçu la merveille de sa Parole et nous l'embrassons « *parmi bien des tribulations, avec la joie de l'Esprit Saint* » (1 Th 1, 6). Si nous laissons le Seigneur nous sortir de notre carapace et nous changer la vie, alors nous pourrions réaliser ce que demandait saint Paul : « *Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur, je le dis encore, réjouissez-vous* » (Ph 4, 4). [...]

Ordinairement, la joie chrétienne est accompagnée du sens de l'humour, si remarquable, par exemple, chez saint Thomas More, chez saint Vincent de Paul ou chez saint Philippe Néri. La mauvaise humeur n'est pas un signe de sainteté : « *Éloigne de ton cœur le chagrin* » (Qo 11, 10). Ce que nous recevons du Seigneur « *afin d'en jouir* » (1 Tm 6, 17) est tel que parfois la tristesse frise l'ingratitude de notre part, frise le repli sur nous-mêmes au point que nous sommes incapables de reconnaître les dons de Dieu.

Son amour paternel nous invite : « *Mon fils, traite-toi bien [...]. Ne te refuse pas le bonheur présent* » (Si 14, 11-14). Il nous veut positifs, reconnaissants et pas trop compliqués : « *Au jour du bonheur, sois heureux [...]. Dieu a fait l'homme tout droit, et lui, cherche bien des calculs* » (Qo 7, 14.29). En toute circonstance, il faut garder un esprit souple, et faire comme saint Paul : « *J'ai appris en effet à me suffire en toute occasion* » (Ph 4, 11). C'est ce que vivait saint François d'Assise, capable d'être ému de gratitude devant un morceau de pain dur, ou bien, heureux de louer Dieu uniquement pour la brise qui caressait son visage.

À l'école du rire avec nos tout-petits

« C'est la petite bête qui monte, qui monte, qui monte... ». Et déjà il rit ! Voilà plusieurs fois que vous répétez ce jeu de doigts sur le corps de votre tout-petit. La première fois, il a été surpris, la deuxième fois, il attendait la surprise avec un petit sourire... et désormais, à peine l'avez-vous effleuré qu'il gigote et rit aux éclats.

Guili, guili... Au commencement était la chatouille. Et la surprise de la chatouille, que l'enfant attend avec délice après l'étonnement de la première fois. Dès 4 mois, le bébé réagit avec bonheur aux petits stimuli qui lui taquinent les sens. Sur la peau, surgit donc la chatouille on ne sait quand et l'enfant comprend très vite ce jeu-là en riant même par anticipation. Ce cocktail de surprise et d'anticipation offre un cadre rassurant aux tout-petits qui laissent partir ainsi leur rire en cascade. Et nous de fondre avec, car bien sûr, qui résiste aux rires de ses propres enfants ?

Chez les tout-petits, le rire naît aussi de leur soulagement. C'est le fameux caché-coucou qui tient en haleine les enfants âgés à peine de 8-10 mois. Doudou a disparu ! ... La frontière est alors mince entre frayeur et rigolade. Mais voilà doudou retrouvé et déjà l'enfant en redemande.

C'est ensuite dans un climat de confiance que l'enfant va pouvoir développer son sens de l'humour. À travers l'insolite ou le détournement d'objet. C'est un papa qui imite le dinosaure, un grand frère qui joue de la batterie sur des casseroles, une maman qui se coiffe d'une passoire, une baby-sitter qui s'amuse à faire semblant d'avoir peur, etc. À la frontière entre le familier et l'inconnu, l'habituel et le bizarre, l'enfant découvre et



Emmanuel N, sm (blague)

développe ainsi l'art et la manière de créer de la fantaisie, du gag et du rire. Comme un artiste qui répète et s'entraîne, l'enfant découvre et rejoue des situations qui lui font aussi goûter au plaisir de faire rire.

Il va alors pouvoir se régaler en transgressant quelques limites. Dès 2 ans, l'humour est en effet une manière de franchir et de jouer avec les limites. C'est Lili qui s'amuse à cacher les clés de sa maman, Iris qui débarque l'œil pétillant, sourire jusqu'aux oreilles avec les joues barbouillées de rouge à lèvres, ou encore Martin qui veut mettre en marche la machine à laver. Et une fois le bouton appuyé, rit aux éclats quand ça fait du bruit !

Le rire ici permet de franchir les limites, et d'intégrer des interdits...

Qui dit rire, dit donc public ! Et quand c'est la famille qui partage ces moments de gaieté, le rire est pour l'enfant un terreau précieux. Terreau où s'enracinent et se développent l'estime de soi et l'intelligence relationnelle. Restons donc bon public avec nos tout-petits, nos petits et nos plus grands car le rire fait grandir et crée des trésors de souvenirs dans les familles ! Alors, rions en chœur des « Allô, allô Madame Prout »... Dans quelques années, ce seront les blagues de Toto...

Anne Ricou,
rédactrice en chef de *Popi*,
avec Aziliz Claquin,
auteure du *Rire des tout-petits*
dans le magazine *Popi* de mai 2019

Le rire qui soigne

☐ Rire ça fait du bien. Tout le monde sait ça. Mais rire ensemble, c'est faire preuve « d'utilité publique ». Voilà, c'est dit !

Le rire est contagion, il est contagieux... C'est « drôle » d'en parler comme d'une grippe, un rhume... il se propage. Il peut se « choper » n'importe où, n'importe quand. Un vrai virus ! Il vous saisit, vous secoue, on se gondole, on se fend la « poire », on rit à en avoir mal au ventre, on rit aux éclats, un tonnerre de rire, pleurer de rire, on passe du rire aux larmes, on rit à s'en décrocher la mâchoire, on peut rire jaune, rire intérieurement, silencieusement, rire de nous-mêmes... Rire maintient aussi en bonne santé. ça aussi, chacun sait ça !

Mais à forte dose, au quotidien, il peut avoir l'inconvénient de devenir une drogue ! On ne peut plus s'en passer. Il aiguise l'œil à ce que le monde a de risible, dans les grands événements comme dans les petits du quotidien. Il donne la distance nécessaire au tragique de nos vies et la colore de légèreté. Il déplace « nos piquets de tente », il élargit nos ressentis, nos perceptions, il affute notre discernement sur le monde, les autres, nous-même. Il nous fait découvrir nos résistances et les balaie d'un éclat... de rire !

Quand j'ai débuté ma vie professionnelle avec mon clown, je n'imaginai pas le chemin qu'il me ferait parcourir. Les lieux qu'il me ferait découvrir. Je voulais seulement réaliser mon rêve de petite-fille : travailler en jouant et partager en riant. Clown, quoi !

Le travail du clown hospitalier, en unité de soins protégés, en soins palliatifs est très sérieux.

C'est pourquoi leurs déambulations, leur « errances », leurs tribulations subversives de service en service rendent leur présence si précieuse dans l'univers hospitalier. Qu'elles en deviennent thérapeutiques.



Blandine
Thévenon - Nicoli

Ce rire qui nous unit à l'hôpital, avec les enfants, les patients âgés, est un « combat commun » contre nos peurs. Ce rire soulage, car il trace un périmètre, pour quelques instants, à nos solitudes. Il ouvre un espace en chacun. La chambre s'élargit et devient un nouveau territoire aux frontières sociales qui disparaissent. Les soignants le disent : « *Après votre passage dans le service, dans les chambres, il plane un « truc » plus léger, comme si l'air était « purifié ».* Vous nous permettez de regarder autrement, de nous alléger. Et puis quand on a ri avec des familles, les patients, eux, ne nous voient plus pareil ! »

L'enfant dans le jeu devient co-rieur. Il participe à la contagion. Le rire se donne, s'échange, c'est une graine de folie. C'est une toute petite prise où le désir de vivre s'accroche. En riant, c'est avoir l'audace de croire et de soutenir que c'est possible d'aller mieux, que c'est possible de guérir.

Les parents, les familles, ceux qui

« rentrent » dans cette co-création le savent bien. Ils le sentent d'instinct. Ils savent que nous formons tous un plein de joie, de peines, de douleurs, de bonheurs éphémères, de chagrins, d'espoirs.

Ils savent aussi le danger de devenir un dossier, un cas, un protocole de soin, un diagnostic... C'est vrai ! C'est une des réalités de la maladie, de l'hôpital.

J'ai compris, depuis vingt ans d'hôpital, que le clown apporte ce droit de rire de la douleur, de la peur, de la mort. Rire donne de la place en nous pour accueillir l'inattendu, recevoir la vie et porter un autre regard sur elle.

Rire est un acte thérapeutique. Il nous rend libre face aux aléas du monde. Il donne le droit d'oser rêver même quand l'heure est grave. Il permet à l'Autre, l'enfant, le patient âgé dément, de mettre l'espoir (l'espérance... ?) au centre de la vie. De sa Vie.

Jésus a-t-il ri ?

┌ Jésus a-t-il ri ? Cette question peut paraître saugrenue mais elle a longtemps été posée sérieusement dans l'Église.

C'est le ressort du *Nom de la rose*, le livre d'Umberto Eco dont a été tiré le film bien connu. Pourquoi les moines de cette abbaye meurent-ils les uns après les autres ? Parce qu'ils essaient d'atteindre, au fond de la bibliothèque, un livre interdit : la *Poétique* d'Aristote, qui traite de la comédie. Pour Jorge, le bibliothécaire aveugle, sévère gardien du savoir et de la vérité, le rire est intrinsèquement mauvais, et donc le Christ n'a jamais ri. Le rire, dit-il, « rassemble les forces obscures de la matière corporelle » et par là est contraire à l'esprit. Le rire, surtout, « est source de doute ». Il affranchit de la peur. Il manifeste un sens critique qui est à l'opposé de tout dogmatisme. De fait, il peut mener vers la vérité et la liberté.

La question sur le rire de Jésus nous conduit à réfléchir sur son humanité. Pendant longtemps, à la suite des

grands conciles des premiers siècles de l'Église, Jésus a été défini et perçu avant tout comme la deuxième personne de la Trinité, descendue du ciel pour notre salut. C'est ce qu'on appelle la « christologie d'en-haut ». Si j'ose dire, il était tellement Dieu qu'on en oubliait un peu qu'il était homme. Aujourd'hui, nous assistons à un renversement : pour nos contemporains, Jésus est un homme, certes, mais dire qu'il est Dieu n'a rien d'évident. Pour beaucoup, c'est même tout à fait exclu. Quant aux théologiens de ces dernières décennies, ils ont pratiqué une « christologie d'en-bas » : partant de la vie de Jésus, ils cherchent comment cet homme a pu recevoir les titres de Christ, Seigneur, Fils unique, enfin Dieu. Pleinement homme et pleinement Dieu, telle est la foi de l'Église. Comment trouver les mots pour dire l'incarnation aujourd'hui ? Pour dire Dieu venu chez nous ?

En tout cas, s'il est « pleinement homme », il a sûrement ri. Petit garçon, ne jouait-il pas avec les gamins de Nazareth ? N'aurait-il jamais ri avec Marie et Joseph ? Quelle triste famille cela aurait été ! Comment imaginer les noces de Cana, les banquets chez Matthieu, Zachée et autres gais lurons, avec un Jésus impassible, sérieux, faisant grise mine et cassant l'ambiance ? Ses adversaires lui reprochent de ne pas jeûner ; nous savons qu'il aimait le bon vin. Ses paraboles sont pétries de savoureux détails de la vie quotidienne, ainsi lorsqu'il évoque la joie de la femme qui retrouve sa drachme après avoir balayé toute la maison et qui fait la fête ensuite avec ses amis. Il manie le paradoxe en louant l'intendant rusé, les ouvriers de la onzième heure, les invités inattendus au festin. Il a trop aimé le partage avec celles et ceux qui l'entouraient pour



Christ souriant, Javier

avoir pu se priver – et les priver – de la joie de rire ensemble. D'un rire bienveillant, qui libère.

Le Royaume qu'il annonce fait place au bonheur – le mot « joie » revient tout au long de l'évangile de Jean. Et c'est aussi à ceux qui pleurent qu'il s'adresse, leur communiquant sa force pour qu'ils sortent dès à présent de leur tristesse. S'il annonce ainsi la joie, comment ne serait-il pas joyeux lui-même ? Pourquoi donc ne le représente-t-on jamais joyeux ? Il n'a certes pas gommé le tragique de l'existence. Lui-même a pleuré plus d'une fois et a connu l'extrême de la déréliction. Mais dans ses comportements et ses paroles, il a constamment fait preuve de confiance, d'espérance, de complète remise de soi entre les mains d'un Autre. Sur le chemin d'Emmaüs, juste après Pâques, n'est-ce pas de l'humour que de demander aux deux pèlerins « ce qui avait bien pu se passer à Jérusalem » les jours précédents ? Et eux de se dire, après l'avoir reconnu : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant tandis qu'il nous parlait en chemin ? » Ils ont dû rire comme des fous en courant retrouver les disciples, libérés de la peur, vivants comme jamais.

Béatrice Van Huffel,
laïque mariste et théologienne

« Je le dis avec respect : il y avait en cette personnalité incomparable (celle du Christ) un rien de timidité, appelons-la ainsi. Il y a quelque chose qu'il a caché quand il est monté sur la montagne pour prier. Il y a quelque chose qu'il couvrit toujours d'un silence abrupt ou d'un isolement impétueux. Il y avait une chose trop grande pour que Dieu pût nous la montrer quand il marchait sur notre terre. J'ai parfois imaginé que c'était son rire. »

(GK Chesterton, *Orthodoxie*, 1908)